

— Allons, dit-il d'une voix étouffée, il faut en finir.

Alors, avec toute la vivacité que sa faiblesse lui permettait, il s'assit devant la petite table sur laquelle il avait déposé le traité après l'avoir lu, prit une plume, fixa ses regards sur le portrait du roi de Rome qui était devant lui, puis, levant les yeux au ciel, il dit d'une voix brisée :

— Mon pauvre enfant, ton père n'a plus d'héritage à te laisser !

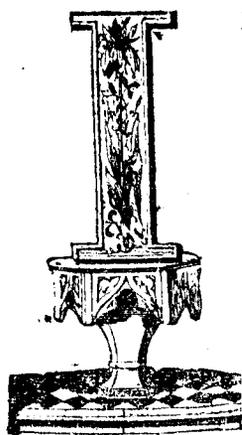
En même temps, sa main, comme agitée d'une convulsion nerveuse, signa le traité, qu'il remit aussitôt à Macdonald, en

détournant la tête pour lui cacher une larme qui avait obscurci ses yeux.

Le même jour, 12 avril 1814, le comte d'Artois faisait son entrée dans Paris, en qualité de *lieutenant général du royaume*. Le même jour aussi, le maréchal Soult, sous les murs de Toulouse, faisait payer cher aux Anglais toutes les humiliations et toutes les douleurs qu'avait éprouvées Napoléon à Fontainebleau.

(A CONTINUER.)

L'ARBRE DE MAI.



Il y a environ deux mois, entraînés par nos affaires dans une jolie petite commune du département de la Sarthe, nous vîmes, sans en avoir cherché le spectacle, abattre un arbre de la liberté. L'ordre en était arrivé de Paris à la Préfecture, de la Préfecture à la commune, et il s'exécutait de la meilleure grâce du monde et sans la moindre réclamation, de même qu'il y a deux ans, et sur une impulsion partie aussi de Paris, il avait été planté en grande pompe. On était venu du Mans annoncer l'avènement de la République aux tranquilles habitants de la petite commune en question, on leur avait persuadé qu'il leur fallait avoir un arbre de la liberté, et sans trop savoir à quoi cela pourrait leur servir, ils s'étaient décidés à en planter un ; c'était du reste un motif de réjouissances, et les occasions en sont trop rares pour qu'on les laisse échapper. Les femmes devaient mettre leurs plus beaux atours, les hommes boire quelques pots de cidre de plus, tout le monde fut d'accord, l'arbre était nécessaire, il fut posé. Le soir les jeunes filles et les jeunes garçons dansèrent autour de ce signe *libérateur*, contre lequel s'était appuyé le ménestrier du village, tandis que les gens raisonnables, les sages, laissaient leur sagesse et leur raison au fond de leurs verres, pour avoir bu trop de cidre, boisson du pays qui enivre aussi bien notre vin bleu des barrières.

Pendant quelques jours on s'occupa du nouvel arbre, puis chacun retourna à son champ, à ses travaux, et on cessa d'en parler avant même que les fleurs dont on l'avait paré fussent fanées : tout fut dit, on n'y pensa plus. Aussi, quand l'ordre arriva de l'abattre, ce fut, comme nous l'avons rapporté, sans la moindre émotion que l'on se mit en devoir d'obéir. C'était, à la vérité, un tout vilain échafas, qui, placé au beau milieu de la place, gênait pour tourner les charrettes, disaient les pères, et prenait au moins la place de deux danseurs, disaient les filles. . . . Donc l'arbre était condamné à l'avance. Les hommes assis, les jambes pendantes, sur le petit mur qui entoure le cimetière, regardaient en fumant leur pipe avec insouciance ; les femmes allaient et venaient, comme à l'ordinaire ; les enfants, qui ne sont jamais plus heureux que quand il s'agit d'un mouvement quelconque, battaient des mains en chantant, et les pauvres calculaient le nombre de bûches qui reviendraient à chacun d'eux. L'arbre tomba.

Mais lorsque les gens envoyés de la Préfecture allaient se

retirer, l'un d'eux avisa dans un coin de la place, un arbre grand, très fort quoiqu'un peu tordu, autour duquel se trouvaient attachés plusieurs bouquets de rares fleurs de l'hiver, et qui portait sur sa branche la plus apparente une superbe couronne d'immortelles. . . . Et celui-ci, dit l'homme, ne faut-il pas aussi l'abattre ? . . . Mais à peine eut-il prononcé ces mots que la scène changea : les hommes, ôtant leur pipe de la bouche, accoururent précipitamment en criant : Ah ! mais non ! ah ! mais non ! Ne touchez pas à celui-là. Les femmes levèrent les mains au ciel, en répétant Jésus, Maria ! . . . tandis que les vieillards paraissaient consternés, et que les petits enfants effrayés, se pressaient contre leurs mères, se demandant quel malheur allait arriver pour qu'on osât toucher à leur arbre.

N'approchez pas, dirent les hommes avec résolution ; coupez tous les arbres que vous voulez, mais ne touchez pas à celui-ci ! . . . — N'est-ce pas un arbre de liberté, demanda l'envoyé ? — Allons donc, . . . un arbre de liberté ? . . . c'est notre Mai ! . . . — Mais pourquoi ces fleurs, cette couronne ? . . . — Pourquoi ? c'est bêtise ? parce qu'il y a un an que Suzanne est morte. . . . et que la pauvre chère femme mérite bien cela après tout. . . . et que nous pouvons bien lui témoigner nos regrets ! . . . pour qu'elle pense à nous là-haut. — Tout cela n'était pas très clair ; mais M. le Maire s'approcha, il expliqua aux envoyés ce dont il s'agissait ; ceux-ci parurent satisfaits, et se retirèrent. Mais, moi, je ne l'étais pas, et à toutes mes questions je ne recevais pour réponse que ces mots : C'est notre Mai, l'arbre de Suzanne, vous savez bien ! . . . — Je ne savais rien du tout. . . . Tiens, au fait, dit une vieille femme, vous n'êtes pas du pays, vous ne connaissez pas Suzanne, mais demandez à Germain, il a vu planter l'arbre, il vous dira pourquoi nous y tenons tant.

Je me rendis chez Germain, c'était un pauvre vieillard, nonagénaire et qui habitait à l'autre bout du village. Comme il était presque infirme, il n'avait point assisté à la petite scène qui avait menacé l'arbre de mai, mais quelques commères étaient venues la lui raconter, et il paraissait fort ému. Aussi fut-il heureux de pouvoir décharger son pauvre cœur, en me racontant l'histoire de cet arbre vénéré ! Car on éprouve toujours une sorte de bonheur à voir les étrangers s'intéresser à ce qui nous préoccupe vivement.

« Autrefois, dit Germain, nous avions l'habitude le jour du 1er mai, de planter un arbre orné de rubans et de fleurs devant la porte de la jeune fille du village la plus jolie et la plus sage, elle était ainsi proclamée reine de mai, et elle gardait son titre et sa souveraineté pendant toute l'année. C'était donc avec bien de l'émotion que chaque jeune fille le matin du 1er mai mettait la tête à la fenêtre de sa chambrette, pour voir si elle n'était pas elle-même l'heureuse élue, car le choix fait par les